

Des chaînes pour bébés âgés de 6 mois à trois ans s'installent actuellement dans les foyers sous un argument éducatif. Le psychiatre Serge Tisseron soulève ici les questions que cela pose, notamment du point de vue de la santé mentale du tout-petit.

En détournant le bébé d'activités qui engagent ses cinq sens, l'écran ne risque-t-il pas de l'éloigner d'une conscience de son propre corps et de perturber son rapport à lui-même et aux autres? Que deviennent les processus d'attachement et d'identification face à un écran? Les héros des programmes pour enfants deviendront-ils leurs tuteurs et leurs guides, notamment pour la consommation de produits dérivés? Et entre l'enfant qui regarde beaucoup la télé et l'adolescent scotché devant ses jeux vidéo, existe-t-il une continuité?

Tous ces problèmes engagent la question de savoir quel type d'individus nous souhaitons pour la société de demain.

Les professionnels de l'enfance ont un rôle majeur à jouer dans la réponse à leur apporter.

Serge Tisseron est psychiatre et psychanalyste, directeur de recherches de l'Université à Paris Ouest Nanterre. Il est l'auteur de nombreux ouvrages dont *Petit manuel à l'usage des parents dont les enfants regardent trop la télévision* (2004, Bayard), *Virtuel mon amour* (2008, Albin Michel), *Qui a peur des jeux vidéo?* (2008, Albin Michel), *Les dangers de la télé pour les bébés* (2008, yapaka), *Rêver, fantasmer, virtualiser, du virtuel psychique au virtuel numérique* (2012, Dunod).

yapaka.be

Coordination de l'aide
aux victimes de maltraitance
Secrétariat général
Fédération Wallonie-Bruxelles
de Belgique
Bd Léopold II, 44 – 1080 Bruxelles
yapaka@yapaka.be



GRANDIR AVEC LES ÉCRANS

SERGE TISSERON

yapaka.be

LES DANGERS DE LA TÉLÉ POUR LES BÉBÉS

Serge Tisseron

LECTURES

TEMPS D'ARRÊT

yapaka.be

Les dangers de la télé pour les bébés

Serge Tisseron

Temps d'Arrêt / Lectures

Une collection de textes courts destinés aux professionnels en lien direct avec les familles. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes. – 8 parutions par an.

Directeur de collection : Vincent Magos assisté de Diane Huppert ainsi que de Meggy Allo, Delphine Cordier, Philippe Dufromont, Sandrine Hennebert, Philippe Jadin et Claire-Anne Sevrin.

Le programme yapaka

Fruit de la collaboration entre plusieurs administrations de la Communauté française de Belgique (Administration générale de l'enseignement et de la recherche scientifique, Direction générale de l'aide à la jeunesse, Direction générale de la santé et ONE), la collection « Temps d'Arrêt / Lectures » est un élément du programme de prévention de la maltraitance yapaka.be

Comité de pilotage : Nicole Bruhwyler, François De Smet, Deborah Dewulf, Nathalie Ferrard, Ingrid Godeau, Louis Grippa, Françoise Guillaume, Pascale Gustin, Gérard Hansen, Françoise Hoornaert, Perrine Humblet, Marie Thonon et Juliette Vilet.

Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique.

Éditeur responsable : Frédéric Delcor – Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique – 44, boulevard Léopold II – 1080 Bruxelles.
Deuxième édition - Avril 2013

Le mythe des « programmes adaptés »	5
Une emprise en quatre épisodes	5
Des arguments contestables	9
La télé avant trois ans	19
L'impact de la forme	19
La séduction télévisuelle	22
Les quatre sources de la violence des images	23
La télé perturbe la construction de la représentation de soi	26
La télé retarde le langage	27
Apprendre à regarder autrement	29
Le formatage des cerveaux	33
Le pouvoir du présentateur	33
Des modèles sexués et conformistes	36
La télé méduse	38
L'enkystement des premières identifications	40
Conclusion	49
Bibliographie	53
Une campagne de yapaka	62

Le mythe des « programmes adaptés »

Agression, meurtre, viol. Tous les jours, la télé diffuse des images violentes. Personne n'y échappe, ni les adultes, ni les ados, ni même les jeunes enfants. Nombreux sont en effet ceux qu'on laisse devant la télé le temps d'une émission destinée aux adultes. Ne vaut-il pas mieux les installer devant des programmes « conçus pour eux »? Cette idée, apparemment généreuse, est l'axe fort de la campagne publicitaire des chaînes de télévision destinées aux enfants et aujourd'hui aux bébés. Nous verrons que rien n'en démontre la justesse, bien au contraire! Mais pour l'instant, prenons cette publicité au sérieux : oui, les programmes pour enfants sont très bien adaptés à eux si on garde à l'esprit qu'il s'agit d'en faire le plus vite possible des consommateurs, voire des prescripteurs de consommation familiale.

Une emprise en quatre épisodes¹

Un programme rien que pour eux

Depuis la fin de la seconde guerre mondiale, les enfants constituent pour les annonceurs un public à séduire et à conquérir. Cette évolution a connu trois phases successives qui tiennent en trois dates clefs : 1947, 1977 et 1998. L'arrivée de chaînes entièrement consacrées aux bébés, au début des

1. L'ensemble de ce paragraphe est rédigé à partir de l'enquête menée par J. P. Desbordes : *Mon enfant n'est pas un cœur de cible*, Arles, Actes Sud, 2007.

années 2000², est la quatrième de ces phases. Mais l'enjeu reste toujours le même : il s'agit de transformer les enfants en sources de profits, importants de préférence.

Commençons donc par le premier épisode de cette enquête. En 1947, la télévision américaine décide de proposer aux enfants une émission « rien que pour eux »³. Le programme leur est en effet parfaitement adapté, puisqu'il met en scène un pianiste, une marionnette et un public d'enfants, le tout diffusé un samedi matin, donc de façon doublement rassurante pour les parents puisqu'il n'y a pas de devoir à faire, ni d'incitation à veiller tard. En plus, c'est un moment que les parents sont invités à savourer plus tranquillement puisque leurs enfants ont « leur programme ». Notons au passage que ces deux arguments n'ont pas pris une ride, et qu'ils sont repris à l'identique par les partisans de Baby First et autre Baby TV. Nous en reparlerons. Restons-en pour le moment à la signification réelle de cet acte apparemment philanthropique : atteindre les enfants de façon plus efficace, bref, les transformer en consommateurs plus tôt ! Car tel est bien, d'emblée, l'objectif avoué de ces programmes : pouvoir regrouper, sur une tranche horaire spécifique, les publicités à destination des enfants est en effet très apprécié par les publicitaires. C'est même le vrai coup d'envoi des recherches dans ce sens. Dans les années qui suivent, de nombreux travaux sont menés visant à rendre les enfants plus captifs des écrans publicitaires. Parallèlement, les publicistes tentent de leur inculquer la conviction qu'ils pourraient prétendre au rang de prescripteurs familiaux, y compris pour des produits qui concernent a priori leurs parents, comme le choix d'un véhicule. Déjà, des slogans publicitaires affirment aux enfants :

2. *Baby TV* est arrivé en France en 2005, puis *Baby First*, en octobre 2007, trois ans après son lancement aux états-Unis.

3. Il s'agit de *Hovely Doody*.

« c'est vous qui décidez »⁴. C'est l'époque où les enfants sont considérés comme la pierre angulaire de la famille, et pour les agents publicitaires, cela signifie qu'ils sont des cibles de profits toujours plus convoitées. C'est ainsi que les spots dans lesquels les enfants sont au premier plan se multiplient bientôt dans tous les programmes.

L'invention des produits dérivés

La seconde étape de ce processus d'emprise des médias sur le jeune public survient en 1977. Cette année-là sort le film de George Lucas, *La Guerre des étoiles*. Sa réalisation a coûté très cher et l'inquiétude est qu'il ne soit pas rentable. Lucas fait alors un pari original et audacieux, celui que les produits dérivés du film rapportent autant que le film lui-même. Et c'est ce qui arriva : 307 millions de dollars d'un côté et 307 millions de l'autre ! L'idée qu'un film – ou un programme de télévision ! – puisse générer de fabuleux profits en produits dérivés était née. Et depuis, les publicitaires l'ont largement exploitée. à tel point même qu'aujourd'hui, à la télévision, ce ne sont plus les produits dérivés qui sont adaptés au contenu des programmes proposés aux enfants, mais les contenus des programmes qui sont pensés en fonction des produits dérivés qu'il est possible de vendre au jeune public. Par exemple, la perspective de vendre des produits alimentaires aux noisettes ou au miel impose au réalisateur d'une série enfantine que le héros soit un écureuil – comme celui de *Baby First* ? – ou une abeille. Une loutre ou une taupe sont des héros évidemment plus difficiles à caser en agro-alimentaire ! La généralisation des grandes surfaces et des courses le samedi en compagnie des enfants a accentué cette tendance. Les parents, soumis à une vie où le temps partagé avec leurs enfants se

4. « *Have it your way!* », campagne Burger King.

réduit comme une peau de chagrin, sont tentés de s'acheter une bonne conscience en cédant aux caprices de leur progéniture. Des caprices qui ont été eux-mêmes, dans l'étape suivante, intégrés au programme publicitaire!

Le facteur caprice

En 1998, une société spécialisée dans les études de marché publie un rapport intitulé *Le Facteur Caprice*⁵. Il révèle qu'un caprice habilement mené par un enfant peut augmenter les achats parentaux de 30% dans tous les domaines : parc d'attraction, cinéma, restaurant. Dans une bonne logique publicitaire, le but est donc d'aider les enfants à manier le caprice. Les publicités s'en font l'écho. Parents qui voulez connaître vos enfants, inutile de lire des livres de psychologie : regardez plutôt avec eux les publicités qui façonnent leurs comportements à votre égard! La mise en scène du caprice devient, dans les années 2000, un must des séquences publicitaires montrant des enfants et des parents. Ceux-ci s'amusent de voir mis en scène ce que leurs enfants font déjà, ou se réjouissent de voir ce que leurs enfants ne font justement pas. Dans tous les cas, leurs rejets découvrent le bon maniement d'une arme, qu'ils l'aient déjà employée ou non.

Le marché des bébés

C'est la quatrième et dernière étape, celle à laquelle nous assistons avec le lancement des chaînes pour les bébés. Car, si les bébés s'expriment mal, ils sont capables de faire des caprices et aussi de reconnaître la silhouette d'un animal familier qu'ils ont vu à la télévision lorsqu'ils la découvrent sur l'emballage d'un produit alimentaire. Car tel est l'espoir

5. *The Nag Factor*, édité par la Société Western International, Media Company.

secret des promoteurs de chaînes pour bébés : mettre le facteur caprice des tout-petits au service de leurs produits dérivés! C'est la généralisation, par petit écran interposé, de la stratégie inaugurée en 1977 par George Lucas, et qui marche déjà tellement bien avec les enfants plus grands, comme le prouve le fabuleux succès de tous les produits dérivés de la série *Dora l'exploratrice*! Une chaîne pour bébés rapporte en effet très peu relativement aux critères de rentabilité fixés par les actionnaires, dont la prétention en terme de gains peut atteindre 25% par an! Mais les produits dérivés, et notamment les produits alimentaires et les jouets, sont un gigantesque marché potentiel, autant dire une manne! C'est là que le petit écureuil de *Baby First*, animé de façon indigente et probablement peu coûteuse, peut rapporter des millions une fois associé à une marque de biscuits ou de barres chocolatées. Bien sûr, dans ce cas, et à la différence de ce qui s'est passé au moment de la sortie du premier épisode de *La Guerre des étoiles*, les produits dérivés peuvent difficilement être lancés en même temps que les programmes pour enfants. Cette coïncidence risquerait d'attirer l'attention des parents et de leur mettre la puce à l'oreille! C'est pourquoi le lancement en France des deux chaînes consacrées aux bébés, *Baby TV* et *Baby First*, s'est déroulé sur fond d'argument philanthropique : « Enfin, des programmes adaptés pour les bébés, et sans publicités! ». Un philanthropisme tout relatif, bien sûr, mais auquel certains psychologues, semble-t-il, se sont laissés prendre

Des arguments contestables

Arrêtons-nous maintenant sur le discours des partisans des chaînes pour bébés – ou, tout simplement, de ceux qui prétendent les justifier.

Je m'appuierai dans ce qui suit sur la seule interview⁶ d'un professionnel du champ psychologique qui reprenne à son compte, en leur apportant sa caution, les arguments des fabricants de ces chaînes. Elle consiste à la fois à présenter comme des certitudes des choses dont nous ne savons rien et à ne rien dire de ce que nous savons et qui pourrait inquiéter.

Des programmes adaptés

À la question : « Cette nouvelle chaîne pour les bébés de 6 mois à trois ans est-elle adaptée aux tout-petits? », le psychologue défenseur des chaînes pour bébés répond : « Oui, dans la mesure où les programmes sont simples, de courte durée, sans publicité et dénués de violence ». On reconnaît ici l'argument majeur en faveur des chaînes pour les bébés. Mais cet argument présenté comme indiscutable pose en réalité bien des problèmes. Non seulement rien ne prouve que les programmes pour bébés soient « adaptés », mais en plus les rares études menées à ce jour – notamment celles de Christakis et Zimmerman, dont nous reparlerons – semblent indiquer qu'ils ne le sont pas du tout.

C'est pourquoi on ne peut que rester rêveur devant la réponse du même psychologue à la question de savoir ce qu'est « un bon programme pour bébés » : « Les bébés adorent tout ce qui est répétitif, car ils aiment maîtriser ce qui les entoure. En résumé, un bon programme pour bébés est une émission qui ennueie les parents! Comme les Télétubbies ». Comme la plupart des programmes pour enfants sont incroyablement répétitifs pour des raisons de coûts de production – plus c'est répétitif, moins c'est cher! – la boucle est bouclée : c'est en servant les prix à la production qu'on prétend servir

6. Celle de Michaël Stora, parue dans le journal *Elle*, en décembre 2007.

la qualité. Les programmes répétitifs, réalisés à moindre coût, et vendus aux chaînes au même prix que les programmes non répétitifs, rapportent plus aux actionnaires! Pour beaucoup de parents, le fait que le bébé reste le regard fixé sur l'écran serait un signe d'attention. Hélas, chez le bébé qui ne trouve pas d'interaction à développer dans son environnement vivant, l'intérêt apparent porté à l'écran peut masquer une forme de dépression. Le problème des chaînes pour bébés est moins, comme nous le verrons, le programme que l'écran. Elles sont regardées parce qu'elles sont allumées bien plus que pour ce qu'elles racontent! Mais restons-en pour l'instant à l'argument des programmes.

Un univers protégé

Le même psychologue continue son argumentation par ces mots : « Aujourd'hui, les petits se retrouvent trop souvent devant les dessins animés de leurs aînés, quand ils ne regardent pas le "20 Heures" avec leurs parents! Là, au moins, on a affaire à un univers protégé, où les images, les sons, l'habillage et le montage forment un tout cohérent et rassurant. »

C'est en effet le second argument majeur des partisans des chaînes pour bébés. Grâce à elles, les parents pourraient non seulement montrer à leurs bébés des programmes « adaptés », mais ils auraient aussi la possibilité de ne plus les contraindre aux programmes pour les adultes comme les actualités du « 20 Heures ». Le problème est que les parents ne mettent pas leur bébé devant un programme destiné par choix. Ils le laissent simplement regarder ce programme quand ils le regardent eux-mêmes ou qu'un frère ou une sœur plus âgés le regarde. On imagine mal que les parents s'imposent de regarder la télé pour les bébés à 19h, à la place de leur feuilleton

habituel, ou à 20h à la place des actualités, parce que leur bébé est près d'eux! Quant à empêcher les plus grands de regarder leur programme et à les aligner sur le puîné pour qu'ils regardent ensemble la télé pour les bébés, c'est un rêve dont tous les parents mesureront le caractère irréaliste! Que se passera-t-il en réalité? De deux choses l'une. soit le bébé sera laissé seul dans sa chambre devant « sa télé » pendant que les plus grands sont au salon, et on voit les conséquences sur le tout-petit en terme de vécu d'abandon! Soit le bébé aura droit à « sa télé » aussitôt qu'il quittera l'espace commun où il aura regardé la télé des adultes avec eux, ce qui est le plus probable. Il aura alors double dose de télévision : une première dose comme les grands – la même que par le passé – et une seconde dose pour les bébés! Autant dire qu'il aura une overdose!

« Soyons honnêtes : s'occuper d'un bébé à plein temps, c'est épuisant »

à la question « En quoi cette chaîne peut-elle être un outil pour les parents? », le psychologue interrogé répond : « Soyons honnêtes, s'occuper d'un bébé à plein temps, c'est épuisant. En rentrant du travail, le parent n'a pas toujours la force, ou les moyens, d'être en interaction avec son bébé. Un programme attrayant peut devenir un allié, un médiateur supplémentaire tranquilisant. Mais attention, il ne faut pas que la télévision prenne la place des vrais moments partagés, comme l'histoire du soir. »

La télévision est présentée ici comme un « allié » pour un parent qui « n'a plus la force d'être en interaction avec son bébé ». Son rôle serait d'être un « médiateur tranquilisant », assurant donc à la fois la tranquillité du bébé et celle de l'adulte. Le problème est que, si le parent est allé travailler dehors tout le jour, le bébé, lui, a probablement déjà

beaucoup regardé la télé, chez une nounou, des grands-parents, ou l'autre parent resté seul avec lui à la maison. En fait, que le parent reste à la maison ou qu'il aille travailler, la télé sera un bon allié pour lui. Dans le premier cas : « s'occuper d'un bébé à plein temps, c'est épuisant ». Et dans l'autre : « En rentrant du travail, le parent n'a pas toujours la force, etc ». à moins que l'interviewé ne veuille dire que le parent qui rentre du travail épuisé ne puisse pas s'occuper de son bébé « à plein temps » après sa journée de travail. En fait, ça n'a pas d'importance. Seul compte ici le ton de bonhomie joviale destiné à présenter le bébé comme un être envahissant et la télé comme la solution.

« Après 9 mois () il commence à percevoir la cohérence narrative du récit »

Continuons la reproduction de cette interview décidément fort intéressante. « Avant 9 mois, le tout-petit est attiré par la surface lumineuse de l'écran, sans comprendre ce qui s'y passe. Après 9 mois, lors de la phase d'éveil, il commence à percevoir la cohérence narrative d'un récit. Mais je pense qu'avant 18 mois, voire 24 mois, c'est-à-dire quand il commence à parler, cela ne sert à rien de le mettre devant la télévision sauf pour les parents! ».

Le problème est que, comme nous le verrons, les seules études expérimentales réalisées à ce jour ne prouvent pas que « ça ne sert à rien » de mettre un bébé devant la télévision, mais que c'est préjudiciable à ses acquisitions. à la différence de l'adulte, il n'a en effet pas encore constitué de représentations internes stables. Qu'est-ce que cela signifie? Pour le comprendre, envisageons ce qui se passe lorsqu'un spectateur adulte regarde un programme. Par exemple, lorsque je vois un feuilleton, je peux imaginer que le héros

pourrait agir d'une manière différente dans telle ou telle situation, ou même que l'ensemble de l'histoire pourrait se passer autrement. Ce sont des attitudes mentales possibles chez un adulte, mais justement impossibles chez un bébé. Chez les tout-petits, l'interactivité mentale a constamment besoin de s'appuyer sur l'engagement de la motricité, et notamment sur la possibilité de manipuler les objets qui leur servent de supports représentatifs. Comme nous le savons depuis les travaux de Piaget et de Wallon, la découverte du monde passe par l'engagement moteur : le fait de se déplacer dans un espace, d'explorer, de trouver des objets et de les manipuler. Les spécialistes de la petite enfance désignent cette forme particulière de relation au monde sous le terme d'« intelligence sensorimotrice ».

Enfin, il est douteux qu'un enfant commence à percevoir la cohérence narrative d'un récit à 9 mois ! D'après des études canadiennes dont nous parlerons plus loin⁷, les enfants ne commencent à appréhender les contenus qu'à partir de deux ans et demi. Auparavant, ils ne voient que des successions de formes colorées et des personnages. Mais placer cette possibilité à l'âge de 9 mois a tout pour séduire les fabricants de programmes pour les bébés : si un enfant est sensible à la narration dès cet âge, cela justifie des programmes qui proposent un scénario adapté ! La réalité, comme nous le verrons plus loin, est que pour un bébé, il n'y a guère de différence entre les programmes.

Interagir avec bébé face à l'écran

à la question : « Comment accompagner le bébé dans sa découverte des images ? », le même interviewé répond : « Il faut éviter de le laisser seul

devant l'écran. Ce sont les interactions autour des images qui sont sources d'enrichissement. Il suffit de venir à côté de lui, de lui poser des questions sur ce qu'il voit. Un programme, même adapté, peut être déstabilisant. Par exemple, un lion qui bâille peut faire peur avec ses crocs, sauf si on explique que le lion ouvre grand la gueule parce qu'il est fatigué. L'enfant est encore dans une sensorialité forte, les parents doivent être là pour le protéger des stimulations extérieures ».

Hélas ! Cette affirmation valable pour un enfant de plus de deux ans et demi n'a guère de sens pour un tout-petit ! Entre 6 mois et deux ans – le cœur de cible des chaînes destinées aux bébés, ne l'oublions pas –, la seule interaction possible passe par le vis-à-vis : regarder l'enfant, lui parler, faire des bruits de bouche et des mimiques, voilà ce qui le mobilise et le réjouit et pas d'être, à côté de lui, une sorte de « voix off » de l'écran !

Daniel Stern appelle cette forme d'échange entre un adulte et un enfant le « dialogue tonico-postural précoce »⁸. Il lui donne un rôle essentiel dans le désir du bébé d'interagir avec son entourage humain et dans la constitution de l'aptitude à l'empathie pour un interlocuteur. En effet, si le dialogue tonico-postural semble se réduire pour l'observateur à une situation d'imitation ludique – l'enfant et l'adulte proposant alternativement des gestes, des mimiques et des phonèmes que l'autre reproduit à sa façon en le déformant légèrement –, il constitue en réalité beaucoup plus : ce que l'enfant cherche à approcher, tout au long de ces jeux, c'est l'état mental de son interlocuteur. Ces jeux sont en cela le creuset où s'élabore la capacité d'empathie de l'enfant. Une capacité d'empathie qui risque bien d'être au contraire fortement limitée quand le vis-à-

7. Voir infra, chapitre 3.

8. Stern D., *Le Monde interpersonnel du nourrisson*, PUF, Paris, 1989.

vis proposé à l'enfant est un écran, comme nous le verrons plus loin.

Les interactions en côte à côte ne sont pourtant pas inutiles avec un bébé de moins de deux ans et demi, mais à condition de faire une large place à son désir d'imiter l'adulte. Et cela suppose que ces activités fassent se succéder deux moments : l'observation du comportement de l'adulte, puis son imitation. Par exemple, un parent tourne les pages d'un livre d'images ou anime des jouets, et l'enfant essaie ensuite de l'imiter, selon une dynamique qu'on pourrait appeler « d'accordage différé »⁹.

Dans tous les cas, il est essentiel que ces jeux fassent se succéder deux moments : celui où l'enfant regarde l'adulte agir, puis celui où il tente de l'imiter. Or c'est ce temps qui est rendu impossible face à la télévision. Le « médiateur tranquilisant » des tenants de la télé pour les bébés risque de se révéler rapidement un allié débilisant !

« La télévision, nurse cathodique »

à la question : « Et si la télévision devient le médiateur unique ? », l'interviewé répond : « Le principal danger est le phénomène de "la télévision nurse cathodique". Pour un enfant de deux ans, plus d'une heure par jour devant le petit écran, c'est trop ! Même chose si les parents la regardent tout le temps. En grandissant, l'enfant risque de développer une vraie dépendance. Le deuxième danger est d'empêcher le petit de s'ennuyer en le mettant systématiquement devant le poste. Or, l'ennui est primordial ! Il permet de faire émerger les processus imaginaires ».

Bien sûr, mais quel parent va payer un abonnement à une chaîne de télévision qui diffuse en continu pour mettre son bébé devant elle cinq minutes par jour ? D'autant plus que ces chaînes annoncent fièrement avoir des programmes « spécial endormissement » la nuit, pour les bébés insomniaques, et « spécial réveil » le matin. La tentation sera grande pour certains parents d'utiliser cette chaîne payante 24 heures sur 24. Et même pour ceux qui essaieraient d'en faire un usage modéré, rappelons qu'une chaîne de télévision n'est pas un DVD ! Le propre d'une chaîne est en effet de faire se succéder les programmes en continu, et ce n'est pas du tout la même chose que de choisir un DVD parmi d'autres et de le revoir plusieurs fois. En regardant à plusieurs reprises le même DVD, l'enfant apprend en effet à anticiper la succession des actions et à faire fonctionner sa mémoire. Au contraire, sur une chaîne de télévision, les programmes se succèdent sans aucun lien entre eux, et même un spectateur adulte y perd la notion du temps. Tout enfant installé devant un écran risque de rester très longtemps devant le poste sans même s'en apercevoir, aux dépens de toutes les activités interactives et développementales qu'il aurait sans cela.

Mais venons-en maintenant aux quelques études sérieuses dont nous disposons sur la question. Elles montrent ce que beaucoup de parents présentent : la télé et les bébés, ce n'est pas fait pour aller ensemble !

9. Ibidem.

La télé avant trois ans

Un bébé n'est pas un enfant comme les autres. Chez lui, la télévision affecte la construction même des repères et des fonctions psychiques, alors que ceux-ci sont déjà en grande partie constitués chez l'enfant plus âgé. En pratique, nous allons voir que la confrontation du tout-petit au paysage audiovisuel a trois séries de conséquences : sur la construction de l'image de soi et de sa famille, sur les acquisitions linguistiques et sur les modèles internes qui régissent son rapport au monde. Nous allons aborder les deux premiers de ces aspects et garderons le troisième pour le chapitre suivant. Mais, commençons par résumer les résultats d'une recherche canadienne, la seule existante, sur les effets comparés de la télévision par tranches d'âge¹⁰.

L'impact de la forme

Avant l'âge de 6 mois, les bébés ne peuvent fixer un écran que durant de très courtes périodes. Après quelques minutes, ils manifestent pratiquement toujours des signes de fatigue, notamment des pleurs, de l'irritabilité et des bâillements. En fait, ces manifestations traduisent la fatigue psychique causée par la tension du regard vers l'écran.

C'est seulement à partir de 6 mois que les bébés acquièrent la capacité de regarder les images pendant à peu près un quart d'heure, pour autant qu'ils soient placés à proximité d'un téléviseur

10. Wendy L. Josephson, *étude sur les effets de la violence télévisuelle sur les enfants selon leur âge*, Centre national d'information sur la violence dans la famille, Santé Canada, 2004.

et qu'ils n'aient rien d'autre d'intéressant à faire. Un bébé de cet âge placé deux heures devant un écran ne sera présent à ce qu'il voit que 10% du temps. Est-ce pour cela que les programmes pour les bébés sont si souvent répétitifs ? Mais en même temps ces 10% le rendent capable d'imiter une partie de ce qu'il a vu. C'est ce que démontre un rapport réalisé au Japon auprès d'un groupe de bébés téléspectateurs d'une émission éducative populaire. Ces bébés tapaient des mains « comme à la télévision » beaucoup plus tôt que les autres. Ils réagissaient aussi à la présence des héros qu'ils reconnaissaient sur l'écran, par exemple en pointant leur doigt vers eux dès l'âge de 10 mois. Les bébés reconnaissent donc les héros télévisés au même titre que les membres de leur famille. S'attachent-ils aux uns et aux autres de la même façon ? Les personnages vus sur l'écran prennent-ils pour eux la même place que les membres de leur famille en chair et en os ? Si tel était le cas, cela rendrait compte de l'attachement que nous avons tous aux héros télévisés qui ont marqué notre petite enfance ! Et cela donnerait raison aux fabricants de produits dérivés qui rêvent de faire des héros de séries télé des prescripteurs à part entière, à l'égal des parents, voire plus !

D'après ce même rapport, les jeunes enfants sont fascinés par la forme plutôt que par le contenu : mouvements rapides des personnages, changements des décors, imprévisibilité des scènes, intensité des effets sonores, voix étranges ou inhumaines, etc. D'où leur préférence pour les dessins animés qui correspondent totalement à ces attentes.

Ce n'est qu'à partir de 2 ans ½, selon l'étude canadienne, que les enfants commencent à reconnaître les contenus de ce qu'ils voient. Ils entrent alors

dans le monde des téléspectateurs à proprement parler. C'est ainsi qu'à l'âge de 3 ans, ils déclarent pour la plupart avoir une émission favorite : ils sont passés d'une relation à l'écran à une relation à un programme. Ils continuent alors à reproduire ce qu'ils voient sur l'écran et aussi ce qu'ils y entendent, comme le démontre la tendance de jeunes téléspectateurs à répéter des phrases publicitaires.

Enfin, c'est entre 3 et 5 ans que l'enfant apprend progressivement à affiner sa perception et sa compréhension, et en même temps à construire des liens logiques entre les différentes bribes du spectacle qui se déroule sous ses yeux. Il continue toutefois à garder un point de vue qui privilégie la forme par rapport au contenu, et notamment le contenu narratif.

Prenons par exemple les cinq premières minutes de *Bambi* de Walt Disney. Un adulte voit un petit faon qui vient de naître et tous les animaux de la forêt qui se rassemblent autour de lui. Un enfant de 3 ans voit un hibou faire les gros yeux, puis des petites cailles courir, puis des lapins s'agiter dans tous les sens, puis une maman avec son bébé. Il ne comprend pas du tout que ces différents événements sont enchaînés et que le hibou appelle les animaux de la forêt à venir voir la maman et le bébé. C'est pourquoi il est très important, avec un enfant de 3 ou 4 ans, que l'adulte commente les images en insistant chaque fois sur les actions et leur enchaînement. C'est également la raison pour laquelle il est toujours préférable de proposer à un jeune enfant de regarder un DVD plutôt que « la télé ». D'abord, il est incité à choisir chaque fois un spectacle plutôt qu'un autre, et ensuite, il apprend peu à peu à comprendre l'enchaînement de ses films préférés.

La séduction télévisuelle

Nous voyons donc que la violence des programmes pour enfants ne tient pas au contenu éventuellement violent de certaines images, mais à leur forme : les ruptures visuelles, la trame musicale, les stéréotypes qui juxtaposent sans cesse des comportements identiques.

Selon l'étude canadienne, c'est d'ailleurs cet intérêt précoce accordé au caractère rapide, imprévisible et stressant du montage qui amènerait ensuite l'enfant à déplacer son attention vers les programmes pour adultes, seuls à même de continuer à lui procurer des sensations identiques. Les programmes pour enfants commencent en effet à l'ennuyer dès l'âge de sept ou huit ans, et c'est là qu'il est tenté d'explorer les programmes pour adultes dans lesquels il retrouve les mêmes principes de constructions formelles (montages rapides, ruptures, musiques agressives, flashes colorés, etc.) mais poussés plus loin. Malheureusement, ces programmes s'accompagnent aussi de contenus explicitement violents – tels que meurtres en tous genres – et de scènes ouvertement sexuelles.

L'impact de ces programmes sur le corps des enfants ne fait aucun doute. Face à un spectacle qui les malmène, leurs mains se rejoignent et se tordent, ils crispent leurs doigts, mordent leurs lèvres, jettent des regards effrayés alternativement vers l'écran et vers leurs camarades, ou encore ils miment avec des gestes leur certitude que les choses ne peuvent que mal tourner pour le héros.

Bien entendu, ce stress émotionnel n'est pas condamné à rester sans solution. L'enfant choqué par des images a toujours le désir de s'en donner des représentations personnelles afin de favoriser

l'écoulement des tensions qu'il éprouve. Pour cela, il dispose de trois moyens complémentaires : le langage, le dessin et le jeu avec ses frères, sœurs ou camarades. Mais le plus souvent, l'enfant n'a pas le partenaire privilégié qui lui permettrait de réaliser cette élaboration. Et c'est d'autant plus le cas quand il regarde la télévision le matin. Il n'a pas le temps de parler. Il lui faut se dépêcher pour ne pas arriver en retard à l'école et il part sur le chemin submergé par ce qu'il a vu. C'est peu dire que cette surcharge d'images complique ses apprentissages. Il doit pourtant s'en accommoder. Et le lendemain, il recommence. Mais toutes ces images absorbées et non assimilées laissent des traces qui s'accumulent. Et ces traces ont deux séries de conséquences.

La télévision devient ce qui l'excite et le calme à la fois, selon un rythme toujours imposé par elle et avec une intensité largement supérieure aux stimulations habituelles de la vie quotidienne. Ainsi la télévision impose-t-elle à l'enfant un équivalent technologique de la relation pathogène, hyperstimulante et intrusive, que le psychanalyste Paul Claude Racamier a désigné sous le nom de « séduction maternelle primaire »¹¹.

Les quatre sources de la violence des images

La violence que les écrans font aux bébés nous oblige à distinguer deux domaines souvent confondus : les images dont le contenu est violent et la violence des images.

Commençons par les images violentes. Elles peuvent être définies comme celles qui ont un contenu objectivement violent. Par exemple les dix

11. Racmier P. C., *Les schizophrènes*, Payot, Paris, 1980.

premières minutes du film de Steven Spielberg // *faut sauver le soldat Ryan* sont considérées comme très violentes par pratiquement tous ceux qui les ont vues. Cette définition est toutefois relative à une culture et une période déterminée : les images considérées comme violentes ne sont pas les mêmes à toutes les époques et dans toutes les parties du monde. Cette définition est pourtant essentielle car elle guide les spécialistes chargés de décider de l'interdiction de certains spectacles aux mineurs.

La violence des images est tout autre chose. Elle est ce qui peut perturber un spectateur précis à un moment précis. Cette définition n'est donc pas statistique mais personnelle : elle concerne chacun. Elle est cependant extrêmement importante pour guider les parents et les éducateurs.

Mais qu'est-ce qui fait qu'une image peut faire violence ? Il y a quatre raisons à cela. La première concerne bien entendu les images qui ont un contenu objectivement violent.

La seconde concerne la possibilité pour certaines images de réveiller des traumatismes personnels passés : un enfant qui a été soumis à un deuil ne regarde pas un film mettant en scène un décès de la même manière qu'un enfant qui ne l'a pas été, et une personne qui a perdu ses parents dans un accident de montagne ne réagit pas comme les autres à un spectacle d'accident de montagne.

La troisième raison pour laquelle certaines images peuvent faire violence concerne le montage et l'utilisation de bandes-son souvent agressives, mêlant des percussions, des bruits cardiaques, des bruits respiratoires et des râles – dont on ne sait jamais très bien s'ils sont de plaisir ou de

souffrance. L'existence de tels accompagnements sonores explique qu'un spectateur se sente parfois malmené par des images sans en connaître la raison : il l'est non pas à cause des images, mais à cause de l'accompagnement sonore. Ce qui se passe dans un tel moment pour un adulte peut nous permettre de comprendre le trouble qui peut envahir un bébé face à des images angoissantes et indécidables.

Enfin la quatrième raison pour laquelle les images peuvent faire violence réside dans leur capacité à bousculer les repères et à provoquer la confusion. Pour essayer de comprendre ce que ressent un bébé face à certaines images, nous pouvons nous appuyer sur ce que nous ressentons parfois nous-mêmes. Car le paysage audiovisuel peut être fascinant et terrorisant à la fois à tout âge. Qui de nous ne s'est pas surpris un jour à garder les yeux collés sur un écran sans rien comprendre à ce qui s'y passe, et pourtant incapable d'en détacher son regard ? Et cela est de plus en plus fréquent, car le paysage audiovisuel est devenu de plus en plus indécidable ! Bien sûr, nous ne sommes pas des bébés, mais nous n'avons sans doute jamais été aussi proches, dans notre réception des programmes, de leur désarroi fasciné face à des écrans qui mêlent à un rythme trépidant le vrai et le faux, le document et la fiction, le possible et l'impossible¹².

12. La télé réalité a constitué le premier type de programme à avoir explicitement envisagé l'impossibilité pour le spectateur de savoir si ce qu'il voyait était de l'ordre du document ou de la fiction. Puis les « docu fictions », apparus dans les années 2004, ont étendu à l'actualité les principes qui avaient fait le succès de la télé réalité. Et du côté des images de fiction, les repères sont tout autant brouillés. Il n'est pas rare aujourd'hui que des films soient lancés avec une publicité qui nous explique que l'acteur ne « joue pas » certaines scènes, mais qu'il les a vécues pour de vrai. (Voir S. Tisseron, *Virtual mon amour*, Albin Michel, 2008).

La télé perturbe la construction de la représentation de soi

Un jeune enfant interagit avec le monde par tous ses sens. Il suffit de le regarder jouer pour s'en apercevoir. Il se traîne par terre en même temps qu'il pousse ses jouets, et préfère ceux qui sont un peu lourds et lui offrent une résistance à ceux qui ne pèsent pratiquement rien – d'où le succès à cet âge de ceux qui sont en bois. En même temps, il les porte sans cesse à sa bouche et il recherche le bruit qu'ils font et sait d'ailleurs les rendre tous bruyants en les traînant sur le sol! Autrement dit, la relation du jeune enfant à ses jouets est multisensorielle, associant la vue, l'ouïe, le toucher et l'odorat. C'est dans cette intrication permanente que se tisse son image inconsciente du corps et que s'installe son sentiment d'être à la fois « dans son corps » et « au monde ».

Peter Winterstein, pédiatre allemand, a montré, en utilisant le dessin d'enfant, que cette première fonction est perturbée chez les enfants gros consommateurs de télévision. La consigne « dessine-moi un bonhomme », proposée dans les mêmes conditions à tous les enfants qu'il a reçus pendant trente-cinq ans, amène de plus en plus sous le crayon de ceux-ci des représentations de corps déformés, voire amputés, et, pour les plus gros consommateurs de petit écran, complètement aberrants¹³.

Quant au sentiment de se sentir « au monde », – c'est-à-dire, pour le jeune enfant, « dans sa famille » – il semble bien affecté lui aussi, comme l'indique une autre étude réalisée sur un échantillon de 55.000 enfants regardant la télévision entre 71 minutes et 108 minutes par jour. Cette étude montre

13. « L'abus de télé tue la créativité », in *Courrier International*. Également cité par le mensuel *Psychologies*, janvier 2006.

en effet que plus ils la regardent et moins ils se sentent faire partie de leur famille¹⁴. Les auteurs ne nous disent pas si, en contrepartie, ces enfants se sentent faire partie de la famille virtuelle constituée par les personnages de leurs séries habituelles, mais je n'en serais guère étonné.

La télé retarde le langage

Certains DVD et vidéos sont explicitement conseillés aux parents dans le but d'augmenter l'apprentissage du langage chez leurs enfants. Il s'agit notamment de supports comme « Baby Einstein » ou « Baby Mozart ». Mais deux chercheurs de l'Université de Seattle, aux USA, ont montré que non seulement ces productions n'accroissent pas la capacité linguistique des enfants qui les regardent, mais qu'elles ralentissent au contraire les enfants de 8 à 16 mois dans leurs apprentissages¹⁵.

Cette recherche a consisté à mettre en place des interviews avec des parents d'enfants âgés de 8 mois à 16 mois en les invitant à relever les mots utilisés habituellement par ceux-ci dans une liste de quatre-vingt dix mots. Cette liste incluait par exemple des mots comme « mamy » ou « nez ». Les parents d'enfants âgés de 17 à 24 mois furent sollicités de la même façon pour un nombre de mots plus importants. Dans ce second groupe d'âge, les mots typiques étaient par exemple « ballon », « camion » ou « gâteau ».

14. *Ibidem*. Le même article évoque également les travaux du docteur Manfred Spitzer, neurophysiologiste et directeur médical du CHU d'Ulm (Allemagne) qui confirment le fait qu'un cerveau a besoin de s'approprier le monde par le biais de plusieurs sens en même temps.

15. Christakis & Zimmerman, University of Washington and Seattle Children's Hospital Research Institute, auteurs du livre : *The Elephant in the living room : Make television work for your kids*. éd. Rodale, Books, 22 août 2006. (« L'éléphant dans la salle de séjour : Faire fonctionner la télévision pour vos enfants »).

Le résultat est que, pour chaque heure par jour pendant laquelle un bébé regarde des DVD ou des vidéos, ses apprentissages en vocabulaire diminuent de six à huit mots par rapport aux enfants qui ne regardent pas ces programmes. Chez les enfants âgés de plus de 17 mois et jusqu'à 24 mois, ces mêmes DVD et vidéos n'ont d'effets ni positifs ni négatifs sur le vocabulaire.

La quantité de temps passé à regarder ces programmes est donc directement corrélée avec le ralentissement des acquisitions. Cette étude est d'autant plus importante que les mêmes chercheurs ont montré que 40% des bébés de 3 mois regardent régulièrement la télévision aux États-Unis et que ce pourcentage monte à 90% à partir de 2 ans. Bref, non seulement il n'y a pas d'avantages évidents à mettre un bébé devant la télé, mais il y aurait même plutôt un danger

Une seconde question à laquelle ont tenté de répondre ces chercheurs est la différence existant entre des enfants qui regardent différents types de programmes. Ils ont pour cela créé quatre catégories : les DVD et les vidéos spécialement destinés aux bébés (comme les programmes des chaînes Baby TV et Baby First) ; les programmes à objectif éducatif explicite ; ceux qui n'ont pas d'objectif éducatif et dont la seule ambition est le divertissement (comme *Bob l'éponge* ou *Toy story*) ; et enfin les programmes de télévision pour adultes. Contrairement aux idées reçues, ces programmes très différents ne semblent pas avoir de conséquences différentes. En d'autres termes, pour un enfant de moins de 24 mois, il est impossible de parler de programmes « adaptés ». Seul compte le nombre d'heures passées devant l'écran.

Le fait que les programmes dits « adaptés » n'aient pas plus d'effets positifs sur l'acquisition du langage que les autres, est lié au fait que ces programmes s'accompagnent d'une bande-son incapable d'adapter ses intonations à l'état psychologique du bébé. D'autres recherches ont en effet montré que c'est la capacité de l'adulte de moduler sa voix en fonction de ses propres états émotionnels en harmonie avec ceux du bébé qui compte. Les parents ajustent leurs intonations, leur regard et leur attitude corporelle de telle façon que les acquisitions linguistiques des enfants soient supportées non seulement par les mots qu'ils entendent, mais aussi par les regards échangés et les attitudes corporelles des uns et des autres.

En revanche, le fait de lire ou de raconter tous les jours une histoire est corrélé avec une habileté linguistique importante. Ce n'est pas surprenant dans la mesure où ces activités encouragent chez l'enfant non seulement la compréhension, mais aussi la répétition des mots du vocabulaire. Les parents qui lisent souvent des livres avec leurs enfants ou leur racontent régulièrement des histoires, potentialisent donc considérablement les possibilités linguistiques de ceux-ci.

Il est bien évident que d'autres recherches sont nécessaires pour examiner les effets à long terme des DVD et des vidéos destinés aux tout-petits sur leur développement cognitif. Mais la meilleure façon de se comporter semble bien être de préserver les enfants, le plus possible, de la télévision.

Apprendre à regarder autrement

Nous aborderons, au chapitre suivant, la dernière conséquence de la télé sur les bébés, et les moyens d'y faire face. Mais tout ce que nous avons évoqué

jusqu'ici est déjà assez préoccupant pour que nous disions quelques mots des moyens dont disposent les parents et les pédagogues à cet effet. Pour cela, quand l'enfant grandit et acquiert ses repères, la présence interactive de l'adulte reste plus que jamais nécessaire. La télévision ne doit pas se regarder comme un film au cinéma. Au cinéma, les gens ont payé leur place. S'il vous prend l'idée de commenter l'action au fur et à mesure avec votre bambin à côté de vous, les autres spectateurs vont évidemment vous demander de vous taire en vous disant qu'ils ont le droit de regarder le film sans être dérangés.

En revanche, même si un adulte ne regarde la télévision qu'un quart d'heure par jour avec son enfant, il est très important que, pendant ce laps de temps, il adopte une attitude active. Il doit donner son jugement sur les images et inviter l'enfant à faire de même, afin que celles-ci deviennent un support d'échanges et non pas de fascination. Nous croyons parfois que quand il y a un écran allumé chez nous, il est fait pour être regardé. C'est une erreur. Habitons-nous à l'idée qu'il est fait pour être commenté. C'est même toute la différence entre écrans de télévision et écran de cinéma.

Le modèle que nous devons apprendre à développer vis-à-vis des écrans est finalement celui d'un livre d'images. Lorsqu'un parent ouvre un tel livre avec un enfant, ce n'est pas pour se contenter de le regarder en silence. Mon fils, il y a très longtemps, me disait : « papa, fais la parole ! ». Le tout-petit attend du parent qu'il mette sur les images des mots qui lui sont directement destinés, qui sont des mots qu'il est capable de comprendre et qui l'introduisent à une relation médiatisée par les écrans. Nous devons apprendre à regarder tous les écrans domestiques qui nous entourent comme

on feuillette un livre d'images ou comme on va voir une exposition de photos avec des amis, c'est-à-dire comme un support de communication. Il est très difficile de dire à des enfants qu'il faut regarder moins la télévision et c'est souvent encore plus difficile de le dire à des adultes. Mais apprenons au moins à la regarder autrement, comme une médiation relationnelle et pas comme un reflet de la réalité.

Prenons un exemple. Si un bébé voit une magnifique publicité pour des biscuits qu'il aime beaucoup, il risque d'essayer de les prendre avec sa petite main sur la page de papier glacé. C'est bien sûr la preuve qu'il ne fait pas encore bien la distinction entre les biscuits réels et l'image des biscuits. Il est tentant de rire de la naïveté de l'enfant, mais ce serait une erreur parce que, même tout petit, celui-ci est extrêmement sensible aux manifestations d'ironie qu'il perçoit chez ses parents. En revanche, ils peuvent efficacement accompagner leur enfant dans sa découverte de la différence essentielle entre le monde de la réalité et celui des images, en lui disant par exemple : « Regarde, c'est une image, on n'utilise pas une image de la même manière qu'un objet réel, on ne mange pas les images, même si elles représentent des choses à manger, etc. »

Mais l'image n'est pas qu'une pâle imitation de la réalité dont nous devrions apprendre à nous méfier. Elle a aussi le pouvoir de provoquer des émotions agréables. Une image peut donner envie de manger ce qu'il y a dessus, c'est vrai, mais elle peut aussi rendre heureux. L'enfant est rassuré que ses parents reconnaissent le pouvoir qu'ont les images de donner des émotions et des sensations, comme par exemple celle d'être dans un paysage magnifique s'il s'agit d'images de voyage.

Le formatage des cerveaux

Cette attitude est d'autant plus importante que la machine à images obéit totalement à des lois économiques sur lesquelles nous n'avons aucun contrôle. La télévision est faite aujourd'hui pour les actionnaires et non pour les téléspectateurs. Ceux-ci ne sont qu'un rouage intermédiaire entre les fabricants de programmes et les actionnaires. Si un programme marche, il est fabriqué sans état d'âme par les producteurs et les réalisateurs. Si un programme ne marche pas, quelles que soient sa qualité, son intelligence, sa pertinence et sa valeur pédagogique, il est supprimé.

C'est vraiment une relation différente aux images qu'il faut apprendre, avec l'idée, encore une fois, que ce qu'il faut développer, ce sont les liens et les médiations bien plus nécessaires que l'éducation aux images : les médiations qui fabriquent du lien et les liens appuyés sur des médiations. Quand on se met à parler des images qui nous entourent, on devient intarissable parce qu'il y en a partout. Et pourtant, beaucoup de gens ne voient pas quoi se dire en famille : on demande à l'enfant ce qu'il a mangé à la cantine, s'il a bien fait ses devoirs, et ensuite on regarde la télévision en silence, ensemble au salon ou chacun de son côté. Quel dommage d'utiliser si mal les images qui nous entourent ! Et comment s'étonner que, quelques années plus tard, le même enfant devenu adolescent s'enferme dans sa chambre pour se retrouver seul face à un jeu vidéo !

Chacun se souvient de la petite phrase de Patrick Le Lay, alors PDG de TF1, disant que le but des programmes de télévision était de vendre du « temps de cerveau disponible » aux annonceurs publicitaires. On avait alors, à juste titre, parlé de « formatage des cerveaux ». Mais le paysage audiovisuel ne formate pas le cerveau de nos rejetons de la même manière que le nôtre.

Le pouvoir du présentateur

L'influence du paysage audiovisuel sur les adultes est maintenant bien connue. Elle s'exerce de deux façons complémentaires : en invitant les auditeurs-spectateurs à s'intéresser à certains événements plutôt qu'à d'autres ; et en orientant leur jugement sur ce qui leur est proposé. La première de ces deux formes d'influence est quantitative et concerne l'impossibilité de s'intéresser à tout ; la seconde est plutôt qualitative et concerne la valeur à donner à l'information que chacun privilégie.

Commençons par la façon dont l'information nous impose certains sujets plutôt que d'autres. Ce n'est un secret pour personne que la rédaction de nombreux journaux – papiers ou audiovisuels – choisissent leurs sujets en fonction des attentes des usagers. La « une » doit retenir l'attention du plus grand nombre possible de personnes, et elle le fait d'autant mieux qu'elle correspond aux attentes d'une majorité de consommateurs. On peut bien sûr s'interroger sur la question de savoir si le rôle

de l'information est bien de proposer ce qu'une majorité de gens attendent. Mais la question va plus loin : en éveillant la curiosité du public par des titres accrocheurs – et souvent mensongers – et en le tenant en haleine sur des faits très secondaires, ces médias entretiennent évidemment la tendance qu'ils prétendent suivre, voire la suscitent chez des personnes qui, sans cela, n'auraient pas songé à s'en préoccuper.

Cette propension des médias à alimenter la restriction des intérêts de chacun est malheureusement sur le point de trouver un allié de choix dans ce qu'on appelle l'Internet et le mobile « affinitaires ». Bientôt, les ordinateurs embarqués dans nos machines quotidiennes apprendront à repérer les sujets qui nous intéressent afin de nous les proposer en priorité. Le risque est évidemment que ceux qui n'aiment que les concours canins et les matchs de foot finissent par croire que le monde s'y réduit, tout au moins jusqu'à ce qu'un événement d'une gravité extrême ne leur rappelle que la réalité ne se laisse pas oublier si facilement.

Le second aspect de ce contrôle des esprits consiste dans la valeur émotionnelle à donner à chaque événement. Le monde est si complexe que nous savons de moins en moins quelle valeur lui accorder. Par exemple, si les états-Unis annoncent la mise au point de nouveaux moyens de surveillance, certains se réjouiront aussitôt de cette protection plus efficace contre le terrorisme tandis que d'autres y verront une menace de plus sur les libertés. Mais la plupart de nos concitoyens auront certainement l'impression que le mode d'emploi de cette information leur manque. « Que faut-il en penser ? » comme disent parfois certains journalistes avant de donner leur point de vue. Pourtant, si on fait exception des médias ouvertement partisans, une position

trop tranchée sera en général évitée. Elle risquerait de paraître trop ouvertement manipulatrice. Alors, comment faire ? La solution, qui est difficile à trouver dans la presse, est en revanche facilement mise en place en radio et plus encore en télévision. Ce sont les intonations et les mimiques du présentateur qui sont chargées de transmettre la valeur émotionnelle à attribuer à l'événement.

La télévision est, de ce point de vue, le média idéal. Le visage du présentateur qui regarde chaque téléspectateur dans les yeux a en effet le pouvoir de réveiller chez lui un souvenir enfoui, mais prompt à être réactivé : celui du visage¹⁶ qui lui signifiait, par ses mimiques et ses intonations, quand il était enfant, la valeur affective à accorder à chaque événement nouveau. à cette époque, lorsque surgissait un imprévu, une mimique souriante et une voix détendue signifiaient à l'enfant qu'il ne fallait pas s'inquiéter. Au contraire, un léger froncement de sourcil et une voix un peu plus forte alertaient sur un danger possible.

Nous avons tous oublié ce premier visage, mais la vue en gros plan du présentateur télévisé en réactive la mémoire. C'est que, aujourd'hui comme jadis, un monde incompréhensible insécurise, voire paralyse. Nous avons non seulement besoin de connaître ce qui arrive, mais aussi de savoir si nous devons nous en réjouir ou nous en inquiéter. Alors le présentateur paraît. Tel est son pouvoir, que bien des politiques lui envient et qui le rend si redoutable. Les figures rondes des dessins animés pour enfants, qui leur parlent les yeux dans les yeux avec des mimiques fortement expressives, en sont les précurseurs. Comme eux, les présentateurs télévisés qui évitent de dire trop nettement « ce qu'il faut penser » font

16. Celui de notre mère, le plus souvent, mais ce pouvait tout aussi bien être celui d'un père, d'une sœur plus âgée ou d'un grand-parent.

largement comprendre, par leurs mimiques et leurs intonations, ce qu'il faut « éprouver ». Et c'est finalement la même chose.

Des modèles sexués et conformistes

Un spectacle de télévision, quel qu'il soit, propose des modèles. C'est la conclusion à laquelle sont arrivés les premiers travaux menés sur la télévision, aux USA¹⁷ et en Angleterre¹⁸, à la fin des années 1950 et au début des années 1960. Hilde Himmelweit et ses collègues, à l'origine de l'étude anglaise, notent par exemple que la télévision exerce « une influence considérable sur la conception que les enfants se font du travail, de la réussite sociale ». Ils concluent même qu'elle peut « précipiter les enfants émotionnellement fragiles » dans des comportements agressifs, bien qu'elle ne puisse pas être considérée comme une cause directe de violence.

En fait, les enfants qui possèdent le langage mémorisent des enchaînements qui constituent les unités de base de leur développement cognitif et de leur mémoire autobiographique¹⁹. Il peut s'agir d'événements qu'ils ont réellement vécus, ou d'événements qu'ils ont vus représentés dans un dessin animé ou un film. Par exemple, le déroulement d'un anniversaire implique d'accueillir les invités, d'ouvrir les cadeaux de chanter « joyeux anniversaire », de souffler les bougies, de couper le gâteau et de le manger. Mais il peut s'agir aussi d'une séquence événementielle vue dans un film : par exemple, sourire à

quelqu'un qui vous a insulté, puis l'attaquer aussitôt qu'il a le dos tourné. Ces séquences présentent un danger d'autant plus grand d'être constituées en référence qu'elles sont vues par un jeune enfant en train de constituer ses premières unités cognitives et émotionnelles de base. Plusieurs études ont approfondi cet aspect de l'influence télévisuelle. Contentons-nous d'un seul exemple, le plus récent à notre connaissance²⁰. Parmi tous les enfants qui regardent beaucoup les dessins animés, les garçons présentent un risque élevé de devenir violents à l'adolescence, alors que ce risque n'existe pas chez les filles. En fait, la raison de cette différence se trouve dans les programmes eux-mêmes. La plupart des dessins animés pour enfants exaltent l'hyper-puissance des héros masculins tandis que les héroïnes sont souvent réduites à de super-fées, quand ce n'est pas de simples figurantes rimelisées. Les garçons qui regardent ces séries sont donc invités à s'identifier à des personnages invincibles et ont, du coup, tendance à recourir à la violence plus facilement, puisqu'ils se rêvent volontiers invulnérables. En revanche, les filles invitées à s'identifier à des poupées ne courent pas le même risque. Bien sûr, ces programmes ont forcément des effets sur elles aussi, mais ils n'ont pas, à ma connaissance, fait l'objet d'aucune étude.

D'après mes propres recherches²¹, les enfants de quatre ans qui regardent le journal télévisé présentent deux différences majeures par rapport à ceux qui ne le regardent pas : ils ont d'abord tendance à s'imaginer beaucoup plus souvent en situation de victime, mais lorsqu'on les invite à pri-

17. Schram W., Lyle J. et Parker E.B., *Television in the lives of our Children*, Stanford University Press, 1961.

18. Himmelweit H., Oppenheim A.N. et Vince P., *Television and the Child : and Empirical Study of the Effect of Television on the Young*, London School of Economics and Political Science, 1958.

19. Nelson K., Greundel J. M., "Generalized event representations: Basic building blocs of cognitive development", in Lamb M. E. and Brown A. L. (Eds), *Advance in development psychology*, Vol. 1, Hillsdale, NJ, Erlbaum, 1981.

20. Christakis D et Zimmerman F, Enquête département de pédiatrie de l'hôpital pour enfants de Seattle (Washington), publiée dans la revue américaine *Journal of Pediatrics*, 4 April 2004, vol 113 ; pp. 708-713).

21. Etude menée en 2007 et 2008 sur trois écoles maternelles de Paris, Argenteuil et Gonesse (95) (Tisseron S. (2010) *Le Jeu des Trois Figures en classes maternelles*, Paris : Fabert (téléchargeable sur www.yapaka.be).

vilégier une posture parmi plusieurs, ils plébiscitent celle de redresseur de torts. Cette étude confirme celles qui indiquent que le profil rêvé de la majorité des jeunes français est le héros humanitaire. Mais « rêver » d'être un tel héros est souvent une façon de tenter d'échapper à un présent angoissant. Et tel est bien la situation de tous les enfants qui s'imaginent victimes. Rien ne prouve pourtant que ce soit le fait de regarder les actualités télévisées qui produisent cet effet, car le fait de laisser un enfant regarder ces programmes peut être un élément parmi d'autres d'un système d'interactions familiales susceptible de générer une posture victimaire chez un enfant. Cette posture, et le fait de regarder les actualités, seraient alors deux conséquences parallèles d'un certain système éducatif.

Les chercheurs semblent malheureusement plus intéressés à étudier les conséquences des images quand elles s'exercent dans le sens des comportements antisociaux que dans le sens de la dépression ou de la soumission ; et pourtant, ce danger est tout aussi grand.

La télé méduse

Chez le bébé, le plus important ne consiste pas en représentations d'action, mais en sensations et en émotions²². Il est engagé dans la construction de différents invariants de l'expérience de soi plutôt que dans la mémorisation d'actions sociales. Il apprend à se percevoir comme un être qui ressent, qui agit et qui a des perceptions au sujet de son propre corps. Ces premières expériences organisées autour de la perception de soi comme agent ou spectateur du monde impliquent le regard ou d'autres sens, et participent à l'édification du premier noyau de soi.

22. Stern D., *op. cit.*

C'est pourquoi le bébé, à la différence de l'adulte, est plus enclin à interioriser des sensations, des rythmes et des émotions que des modèles comportementaux²³. Du coup, c'est évidemment dans cette direction que va s'exercer l'influence télévisuelle sur lui. Le problème est qu'il s'agit le plus souvent de séquences d'interactivité de courte durée et dont l'interruption est brutale.

Pour en comprendre les effets, prenons l'exemple d'une situation d'interaction réelle : un adulte sourit à un bébé, celui-ci répond par un sourire plus large encore dans une spirale à rétroaction positive. En revanche, si le bébé regarde un visage qui lui sourit sur un écran, il va sourire à son tour, mais ce visage ne va pas se modifier sous l'effet de ce sourire. La boucle d'interaction est brisée. Pire encore, un changement de plan va faire apparaître autre chose sur l'écran, de telle façon que la situation émotionnelle et sensorielle du sourire partagé est interrompue. Le nourrisson est dans la situation « d'être » et de « n'être pas » à la fois avec un autre, et il interiorise des relations en écho constamment avortées. Autrement dit, sans bouger et les yeux rivés à l'écran, cet enfant apprend l'instabilité.

Et c'est là qu'un quiproquo tragique s'instaure. Ses parents le voient immobile devant l'écran et en déduisent que la télé le calme. Mais lui est bien plutôt hypnotisé par le défilement rapide de formes et de couleurs accompagné de rythmes et de sons étranges. Les parents croient que c'est la télé-tété alors que c'est la télé-méduse ! Rien d'étonnant si, aussitôt que la télé s'éteint, cet enfant est plus énervé que jamais. Et c'est tout naturellement qu'il passera, dès l'âge de huit ans, à la recherche de programmes adultes un peu comme le consommateur d'une drogue peut être amené à en augmenter

23. *Ibidem.*

un jour la dose pour produire les mêmes effets. Puis, vers l'âge de douze ans, le même encore passera des écrans de télévision à ceux des jeux vidéo

C'est ainsi que l'enfant placé tôt devant un écran de télévision risque bien ensuite de se scotcher à celui de l'ordinateur. Mais comme le temps a passé et qu'un écran a remplacé l'autre, les parents sous-estiment facilement leur responsabilité dans cette évolution pour en accuser les seuls écrans !

A l'inverse, le jeune enfant qui prend l'habitude de jouer sans télévision apprend à trouver en lui-même la source de stimulations dont il a besoin. Un tel enfant a non seulement appris à organiser sa relation au monde autour d'activités différentes, mais aussi autour de son propre rythme intérieur, et il a moins besoin que celui-ci soit constamment alimenté et potentialisé par un écran. Et il peut même s'ennuyer devant la télévision, voire plus tard devant un écran de jeux vidéo.

L'enkystement des premières identifications

Nos petits scénarios intérieurs

Les petits scénarios que nous portons tous à l'intérieur de nous jouent un rôle essentiel dans nos vies²⁴. Ils expliquent par exemple que l'un d'entre nous ait tendance à réagir à une agression verbale par la fuite, alors qu'un autre réagit par une réponse agressive, un troisième par une réponse modératrice et un quatrième en déclenchant une bagarre. Ces modèles sont plus ou moins nuancés chez chacun,

24. Les chercheurs en sciences cognitives les appellent les « modèles internes opérants » – ou encore les « représentations internes généralisées ». Ils comportent toujours à la fois des représentations d'action, des émotions et des sensations.

et il vaut mieux qu'ils le soient plus, car c'est ce qui permet de réagir d'une façon qui tienne compte de tous les paramètres d'une situation. Par exemple, si quelqu'un m'insulte, il vaut mieux apprécier, avant de répondre, si celui qui m'a insulté est dans son état normal ou sous l'emprise de la boisson. L'éducation apprend normalement à nuancer les modèles internes de façon à éviter les réactions excessives et inadaptées. Le jeu spontané y contribue également. Mais la télé exerce malheureusement l'effet inverse.

La fonction du jeu

Les premières identifications auxquelles l'enfant est invité à se conformer sont bien entendu celle que lui proposent ses parents. C'est ainsi, par exemple, que certains enfants sont plus invités à l'initiative et d'autres à la passivité (ces voies encouragées par les parents, consciemment ou à leur insu, ne constituant évidemment qu'un facteur parmi d'autres, des influences génétiques et biologiques intervenant aussi dans ces premières mises en place). Mais l'enfant a en même temps un moyen pour nuancer ces identifications précocement proposées : ses jeux.

Il s'agit d'abord de ses jeux solitaires, où il mobilise des identifications sans cesse différentes. C'est lui qui invente les histoires qu'il se raconte et, pour cela, il s'identifie alternativement à chacun des pôles des situations qu'il imagine. Par exemple, il est successivement celui qui commande et celui qui est commandé, celui qui embrasse et celui qui est embrassé, ou encore celui qui frappe et celui qui est frappé. Il apprend ainsi à explorer les possibles de son identité, cette sorte de « foyer virtuel »²⁵

25. Levi-Strauss Cl., *L'identité, Séminaire au Collège de France* (1974-1975), PUF, « Quadrige », Paris, 2000.

auquel il est indispensable de pouvoir se référer. C'est cette exploration, par jeux interposés, qui lui permet de se percevoir lui-même « comme un autre »²⁶ et qui lui permettra, ultérieurement, de répondre à la question « Qui suis-je ? ». Tous les jeux spontanés des jeunes enfants remplissent ce rôle, quel que soit leur degré de sophistication technologique : un simple caillou que l'enfant fait « rouler » sur une route imaginaire lui permet de s'identifier successivement au conducteur, au véhicule ou à l'obstacle, aussi bien qu'une voiture en plastique coûteuse.

Après la période du jeu solitaire, viennent tous les jeux de groupe. Et là, plus encore, l'enfant joue alternativement un rôle ou un autre, que ce soit à la crèche ou au jardin public, dans la cour de récréation ou d'immeuble, en interagissant de la voix et du geste. Il apprend aussi à adopter des rôles différents selon les situations : il est bon parfois de savoir rester calme face à une agression et bon d'autres fois d'y répondre ! C'est ainsi que les enfants expérimentent différents types de réponses sociales. Ils précisent ainsi celles qui leur conviennent le mieux, mais tout en gardant la possibilité d'éprouver de l'empathie et de la proximité avec ceux qui choisissent d'incarner d'autres tendances. La répartition des rôles dans un jeu est en effet toujours moins rigide que dans la vie. Elle reste ouverte et permet aux enfants d'explorer toutes les places de manière à enrichir leur compétence sociale. Le problème est que c'est souvent quelque chose que les parents supportent mal. Ils allument la télévision, et l'enfant – ou les enfants s'il y en a plusieurs – se rangent en ligne sur le canapé, l'œil rond, dans une relation intense à l'écran. Que se passe-t-il alors dans leur tête ?

26. Ricoeur P., *Soi-même comme un autre*. Seuil, Paris, 1990.

La prison de comportements qui s'auto-renforcent

Lorsqu'un enfant de moins de trois ans regarde la télévision, tout lui paraît si incompréhensible qu'il cherche avant tout à retrouver des repères sur lesquels s'appuyer. Et pour cela, il choisit bien souvent d'attacher son attention à celui des personnages qui lui paraît le plus proche de lui-même par ses réactions. Mais comme les héros de ces séries sont assez stéréotypés, l'enfant s'identifie finalement toujours au même modèle : celui qui commande ou bien celui qui est commandé, celui qui cherche ou bien celui qui est cherché, ou encore celui qui frappe ou bien celui qui est frappé. En s'identifiant toujours au même profil de héros, les enfants courent alors le risque de renforcer un registre relationnel exclusif. En pratique, ils prennent l'habitude de se percevoir d'une seule façon, comme agresseur, comme victime, ou comme redresseur de torts. Le danger est alors qu'ils adoptent systématiquement la même attitude dans la réalité.

C'est pourquoi le danger de la télévision, pour les très jeunes enfants, n'est pas l'adoption des modèles présentés en référence, comme pour les enfants plus grands. Il réside dans le fait que l'enfant petit, parce qu'il ne comprend rien, fige son développement psychique en prenant l'habitude de se voir toujours dans un seul rôle. La boîte à outils des identifications précoces se réduit et les possibilités du bricolage identitaire s'appauvrissent. La télévision a enfermé l'enfant dans la prison de comportements qui s'auto-renforcent.

Pour une écologie de l'esprit

Les conséquences en sont partout visibles. Dès l'âge de trois ans, les enfants ont déjà des profils

psychologiques marqués : certains se perçoivent comme des dominants et des agresseurs potentiels, d'autres comme des victimes craintives et d'autres encore comme des redresseurs de torts. Du coup, on assiste aujourd'hui de la part d'enfants jeunes à des attitudes d'intolérance à la frustration, d'impulsivité, voire de violence, qui étaient pratiquement inconnues il y a encore dix ans²⁷. Comment y faire face ?

À mon avis, l'éducateur doit aujourd'hui savoir aider l'enfant à sortir de ses identifications figées en lui permettant d'élaborer des scénarios différents de ceux dans lesquels il s'est enfermé. Pour cela, il doit constamment inciter les enfants à imaginer se débrouiller ou agir autrement qu'ils ne le font spontanément. Il ne s'agit évidemment pas de transformer en justiciers les enfants qui se perçoivent comme des combattants invulnérables, mais de les aider tous à sortir de situations figées dont ils ne sont souvent pas capables de se dépêtrer. Autrement dit, il s'agit de leur offrir un appui nouveau pour qu'ils puissent imaginer les différents possibles sans se sentir contraints dans un rôle stéréotypé et répétitif. Dans ce but, on peut imaginer que des activités de jeu de rôle soient proposées dès les classes maternelles. Les enfants seraient invités par leurs enseignants à jouer les situations d'images dont ils ont envie de parler, d'abord en choisissant la place qu'ils désirent, puis en jouant chacune des autres. Ces activités associeraient trois avantages.

Tout d'abord, comme nous venons de le voir, elles permettraient de lutter contre la tendance des

27. Le rapport d'expertise de l'INSERM préconisant le dépistage des « troubles des conduites » chez les jeunes enfants a eu l'intérêt d'attirer l'attention sur ces questions, mais l'inconvénient de proposer comme prévention une médicalisation précoce des jeunes concernés (collectif « Pas de 0 de conduite pour les enfants de 3 ans, Eres, 2006).

enfants à adopter précocement une identification privilégiée dans laquelle ils se figent. Pour cela, il faut les inviter à jouer les situations d'images dont ils ont envie de parler non seulement selon leur souhait, mais aussi en les invitant à prendre successivement chacun des rôles : agresseur, victime ou redresseur de torts. Ainsi, ceux qui ont tendance à s'enfermer dans certains profils – notamment l'agression – ne seraient pas montrés du doigt, mais invités à éprouver d'autres positions possibles et les expérimenter. Ils pourraient du coup plus facilement se décoller de leurs identifications enkystées. Ils retrouveraient une marge de manœuvre, ou, pour le dire autrement, de liberté sans qu'aucun d'entre eux ne soit stigmatisé²⁸. Ceux qui tendent à se fixer dans un profil de soumission y développeraient d'autres représentations d'eux-mêmes, tandis que ceux qui se perçoivent en toutes circonstances comme des chefs auto-désignés apprendraient à y éprouver de l'empathie pour les autres.

En second lieu, ces activités constitueraient des espaces dans lesquels les enfants pourraient assimiler et digérer l'environnement audiovisuel auquel ils sont confrontés, tout en s'engageant dans une meilleure maîtrise du langage et en développant des formes nouvelles de socialisation, ce qui correspond aux objectifs éducatifs les concernant.

Enfin, ces activités permettraient de réintroduire la distinction entre le « pour de vrai » et le « pour de rire », qui a disparu du paysage audiovisuel mais qui est essentielle à l'être humain. Les enfants répètent en effet les attitudes et les comportements qu'ils ont observés dès le berceau. Mais cette répétition constitue pour eux une forme

28. Tisseron S. *Le Jeu des Trois Figures en classes maternelles*, Temps d'arrêt- Lectures , Bruxelles, 2010 (téléchargeable sur www.yapaka.be).

d'apprentissage des compétences par imitation. Elle se poursuit et s'intensifie à partir de trois ans : l'enfant éprouve alors un grand plaisir à imiter les comportements du parent du même sexe que lui en espérant souvent séduire ainsi le parent du sexe opposé. Mais cette imitation d'apprentissage est également constamment intriquée avec une imitation ludique. L'enfant sait bien qu'il n'est pas un adulte et il joue à « On dirait que » ou « on ferait comme si ». L'imitation qui était d'abord centrée sur l'apprentissage est rapidement perçue par l'enfant comme une manière de « faire semblant ». Elle passe d'un statut de réalité à un statut de fiction. Cette imitation « pour faire semblant » nécessite que l'enfant ait pu se constituer des premiers modèles sur lesquels s'appuyer comme sur une identité personnelle afin d'en explorer d'autres. Lorsqu'il fait semblant, il sait bien que ce n'est pas pour de vrai mais prend plaisir à s'inventer des histoires. Plus les enfants sont invités à « imiter pour de rire » – dans un cadre qui soit garant de leur jeu – et moins ils sont menacés par la tentation d'imiter « pour de vrai », en se comportant comme agresseur ou victimes désignées.

Il existe en effet une corrélation directe entre la capacité de « faire semblant » et celle de surmonter la frustration des situations décevantes. L'enfant et l'adulte qui ne sont pas capables de jouer éprouvent beaucoup plus de difficultés pour gérer les événements pénibles auxquels ils sont confrontés. Ils ne disposent notamment pas de l'humour, cette capacité de plaisanter sur les situations réelles déplaisantes. Du coup, ils sont tentés de gérer ces déceptions et ces frustrations par le déni ou la violence, et souvent par les deux.

Bref, encourager partout les activités de jeux de rôle, et cela dès l'entrée à la maternelle, pourrait

bien s'imposer bientôt comme l'antidote à une société du tout virtuel, une véritable écologie de l'esprit malmené par les mirages des écrans.

Conclusion

La télévision pour les bébés, on le voit, n'est qu'une pièce du gigantesque dispositif que les marchands de « temps de cerveau disponible » construisent pour imposer leurs repères et leurs valeurs. Mais cette pièce est essentielle parce qu'elle est un véritable cheval de Troie dans la sensibilité et les représentations de nos enfants. Une fois installée, elle leur ouvrira toutes grandes les portes de leur esprit. Cette raison serait déjà bien suffisante pour que la résistance s'organise, mais il y en a d'autres. Toutes sont liées au fait que le bébé reste jusqu'à la fin de sa seconde année une sorte de « prématuré physiologique » dont l'organisation cérébrale inachevée nécessite des précautions particulières.

Résumons maintenant les arguments exposés tout au long de ce livre. Ils se ramènent à quatre.

Tout d'abord, en détournant le bébé d'activités qui engagent ses cinq sens, la télévision le détourne d'une conscience de son propre corps. Notre corps est en effet toujours plus ou moins un autre pour chacun d'entre nous, mais il risque de le devenir bien plus encore pour les bébés encouragés à s'endormir, à se réveiller et à interagir avec un écran allumé. Perdront-ils le goût du corps à corps? En tout cas, lorsque le corps, le toucher et la possibilité d'un contact physique s'effacent, l'attitude mentale change et le mécanisme psychique qui s'impose est celui que Freud a appelé le déni : c'est-à-dire la possibilité de penser à tout moment que la part de réalité qui me dérange n'existe pas.

En second lieu, le bébé précocement captivé par le rythme rapide des couleurs et des sons – y compris dans les soi-disant « programmes adaptés » – court le risque d'intérioriser celui-ci dans sa personnalité en formation. Ainsi peut s'installer un cercle vicieux tragique dans lequel les parents placent leur bébé devant la télé parce qu'elle semble le calmer, alors qu'il grimpe aux murs et court partout aussitôt qu'elle s'éteint! Le fameux « médiateur tranquillisant » se révèle être un très puissant excitant!

En troisième lieu – et cela va dans le même sens que ce qui précède – le bébé installé régulièrement devant un écran risque de constituer celui-ci en miroir privilégié d'interaction. Ce danger est d'autant plus grand que les écrans incitent toujours davantage les enfants à une relation de familiarité, de confiance, et pour tout dire d'attachement, en tous points semblable à celle qu'ils ont avec des êtres humains. Je pense notamment à *Dora l'exploratrice*, qui doit beaucoup de son succès aux situations d'interactions que son héroïne prétend établir avec les jeunes spectateurs. Dora, en gros plan sur l'écran, invite l'enfant qui la regarde à répéter après elle certains mots, voire l'invite à sauter – pour éviter une pierre qui roule du fond de l'écran – ou à lever les mains – pour attraper une balle qu'elle lui envoie. Plus un enfant a cherché précocement dans un écran les interactions qui lui faisaient défaut dans la réalité, et plus il risque d'attendre plus tard écho et approbation d'autres écrans. Ce serait en quelque sorte le troisième stade des écrans : après celui de télévision qui nous a permis de nous informer sur le reste du monde, est venu l'écran d'ordinateur qui nous a permis d'interagir avec nos semblables. Ce troisième stade, favorisé par une consommation télévisuelle précoce, serait d'engager un nombre de plus en plus important d'enfants vers la constitution des écrans en partenaires à part entière, sus-

ceptibles de leur donner approbation de ce qu'ils pensent et ressentent²⁹.

Enfin – et c'est le quatrième problème posé par les chaînes pour bébés – la télévision est en train de bouleverser les processus précoces d'identification, avec des conséquences qui sont déjà mesurables à l'école maternelle comme à l'adolescence. Elle appauvrit le foyer vivant des identifications chez les tout-petits et les amène à enkyster précocement certaines identifications unilatérales, que ce soit à un agresseur, une victime ou un redresseur de torts. Ainsi s'explique le passage de l'enfant qui regarde trop la télévision à l'adolescent scotché aux jeux vidéo. Le second tente de reconstruire par les écrans interactifs une fluidité identificatoire que les écrans non interactifs ont détruit dans son enfance. Bien sûr, l'adolescence a toujours été un moment où l'identité est remise sur le métier, mais la télévision et les jeux vidéo ont donné à cette phase un nouvel enjeu. Ce qui montre au passage l'ineptie qu'il y a à ériger aujourd'hui en priorité la prise en charge des adolescents, alors que l'adolescence se prépare en grande partie dans la petite enfance et que la dépendance aux écrans peut commencer dès le plus jeune âge, à un moment où la conscience de soi, de l'autre et du réel n'est pas encore installée.

En tout cas, nous voyons que la télévision à destination des bébés pose des problèmes graves et spécifiques, sans commune mesure avec ceux de la télé pour les enfants. Avec elle, il ne s'agit plus seulement de gérer l'incursion télévisuelle en termes de qualité des programmes et de contrôle du temps passé devant l'écran. Il s'agit de savoir quel type de société et d'êtres humains nous voulons pour l'avenir.

29. C'est l'hypothèse que développe mon livre *Virtuel mon amour*, Paris, Albin Michel, 2008.

Bibliographie

- Abraham N. et Torok M., *L'écorce et le noyau*, Paris, Flammarion, 1978.
- Bowlby J. (1969-1980), *Attachement et perte*. Paris, PUF, 1978-1984 (3 tomes).
- Carmagnat F. et Robson E., *Qui a peur des tamagotshi, étude des usages d'un jouet virtuel*, Réseaux n° 92-93, CNET/Hermès Sciences Publication, 1999.
- Christakis & Zimmerman, University of Washington and Seattle Children's Hospital Research Institut, auteurs du livre : *The Elephant in the living room : Make television work for your kids*. éd. Rodale, Books, 22 août 2006. (« L'éléphant dans la salle de séjour : Faire fonctionner la télévision pour vos enfants »).
- Christakis D et Zimmerman F, Enquête département de pédiatrie de l'hôpital pour enfants de Seattle (Washington), publiée dans la revue américaine *Journal of Pediatrics*, 4 April 2004, vol 113 ; pp. 708-713).
- Collectif « Pas de conduite », *Pas de 0 de conduite pour les enfants de 3 ans*, Eres, 2006.
- Courrier International, janvier 2006 *L'abus de télé tue la créativité*. également cité par le mensuel *Psychologies*, janvier 2006.
- Desbordes J.-P. : *Mon enfant n'est pas un cœur de cible*, Arles, Actes Sud, 2007.
- Fassin E., 1997, *Un échange inégal : sexualité et rites amoureux aux états-Unis*, Critique, 596-597, pp. 48-65.
- Gerbner G., *Pouvoir et danger de la violence télévisée*, Les cahiers de la sécurité intérieure, IHESI Paris, La Documentation française, n°20, 2è trimestre 1995, pp. 45-46.
- Himmelweit H., Oppenheim A.N. et Vince P., *Television and the Child : and Empirical Study of the Effect of Television on the Young*, London School of Economics and Political Science, 1958.
- Huston, A., et al., (1990) *Development of Television Viewing Patterns in Early Childhood*, A Longitudinal Study.
- Jeffrey G. Jonhson, Patricia Cohen, Elisabeth M.Smailes, Stéphane Kasen, Judith S.Brook, *Television Viewing and Aggressive Behavior During Adolescence ans Adulthood* (Consommation télévisuelle et comportement agressif à l'adolescence et à l'âge adulte), Science, vol, 295, n°5564, 29 mars 2002, pp. 2469-2471.
- Kohut H. *Le Soi*, Paris, PUF, 1974.
- Levi-Strauss Cl., *L'identité*, Séminaire au Collège de France (1974-1975) PUF, « Quadrige », 2000.
- Racamier P. C. *Les schizophrènes*, Paris, Payot, 1980.

- Rapport : *The Nag Factor*, Société Western International, Media Company.
- Schram W., Lyle J. et Parker E.B., *Television in the lives of our Children*, Stanford University Press, 1961.
- Spitzer Manfred, *L'emprise des écrans in La tyrannie technologique*, éditions de l'Echappée, 2007.
- Stern D. N., *Le Monde interpersonnel du nourrisson*, une perspective Psychanalytique et développementale, Paris, PUF, 1989.
- Tisseron S., *Enfants sous influence, les écrans rendent-ils les jeunes violents ?* Paris, Armand Colin, 2000.
- Tisseron S., *L'intimité surexposée*, Paris, Ramsay, 2001 (Prix du Livre de Télévision 2002, Réed. Hachette Littératures, 2002).
- Tisseron S., *Les Bienfaits des images*, Paris, Odile Jacob, 2002 (Prix Stassart de l'Académie des Sciences morales et politiques, 2003).
- Tisseron S., *Virtual mon amour*, Paris, Albin Michel, 2008.
- Wendy L. Josephson, *étude sur les effets de la violence télévisuelle sur les enfants selon leur âge*, Centre national d'information sur la violence dans la famille, Santé Canada, 2004.
- Winnicott D. W. (1942). *Pourquoi les enfants jouent-ils ?* L'enfant et le monde extérieur, Sciences de l'homme, Paris, Payot, 1997.

En Belgique uniquement

Une campagne de yapaka

MAÎTRISONS LES ÉCRANS



AVANT 3 ANS
LA MEILLEURE ÉMISSION,
CELLE QU'IL CRÉE LUI-MÊME

MAÎTRISONS LES ÉCRANS

3 PAS DE TV AVANT 3 ANS

3 FÉDÉRATION yapaka.be

ESDP 7.00 ESOP 7.00 ESOP 7.00 ESOP 7.00



AVANT 6 ANS
LA MEILLEURE PARTIE,
CELLE LA JOUE AVEC UN VRAI BALLON

MAÎTRISONS LES ÉCRANS

6 PAS DE CONSOLE DE JEU AVANT 6 ANS

3 FÉDÉRATION yapaka.be

ESDP 7.00 ESOP 7.00 ESOP 7.00 ESOP 7.00



AVANT 9 ANS
LA MEILLEURE DÉCOUVERTE,
CELLE QU'ILS FONT DE LA RÉALITÉ

MAÎTRISONS LES ÉCRANS

9 PAS D'INTERNET SEUL AVANT 9 ANS

3 FÉDÉRATION yapaka.be

ESDP 7.00 ESOP 7.00 ESOP 7.00 ESOP 7.00



AVANT 12 ANS
LA MEILLEURE CONNEXION,
CELLE QU'IL A EN VRAI AVEC SES COPAINS

MAÎTRISONS LES ÉCRANS

12 PAS DE RÉSEAU SOCIAL AVANT 12 ANS

3 FÉDÉRATION yapaka.be

ESDP 7.00 ESOP 7.00 ESOP 7.00 ESOP 7.00

affiches disponibles gratuitement

www.yapaka.be

4 En outre, **le bébé précocement captivé par le rythme rapide des couleurs et des sons** qui se succèdent sur l'écran risque d'intérioriser ce rythme dans sa personnalité en formation. Ainsi peut s'installer un cercle vicieux tragique dans lequel les parents ne voient plus d'autre solution, pour calmer un enfant, que de le placer devant un écran... où des images et des sons qui se succèdent à un train d'enfer contribuent à accroître son instabilité. La télévision devient ce qui l'excite sans cesse selon un rythme toujours imposé par elle, et avec une intensité largement supérieure aux stimulations habituelles de la vie quotidienne. Elle devient un équivalent technologique de la relation pathogène, hyperstimulante et intrusive. D'un côté, les parents ont recours à la télé pour que leur enfant reste tranquille... et d'un autre, ce même enfant révèle une agitation croissante aussitôt que l'écran s'éteint.

5 De nombreux travaux d'éthologie, y compris appliqués à la relation mère enfant, ont montré combien l'être humain est capable de s'accrocher aux éléments les plus présents de son environnement, dès les débuts de sa vie, et notamment à ceux dont il a l'impression qu'ils le regardent. **Il est à craindre que les jeunes enfants ne développent une relation d'attachement aux modèles de la télé semblable à celle qu'ils ont avec les adultes qui les entourent.** On voit combien l'argument qui consiste à dire que ces chaînes ne contiennent pas de publicité est fallacieux : tous leurs programmes constituent des supports publicitaires pour les produits dérivés que l'enfant demandera aussitôt qu'il les verra !

Certains enfants pourront même établir une relation d'attachement aux écrans indépendamment de tout contenu. Ils ne se sentiront sécurisés que si l'un de ces fameux écrans est allumé près d'eux. Jusqu'à devenir, plus tard, des adolescents qui attendent une approbation de ce qu'ils pensent, ressentent, et sont... à des écrans.

Poursuivez la thématique par des vidéos, des textes sur yapaka.be/search

Temps d'Arrêt / Lectures déjà parus

Retrouvez nos auteurs sur yapaka.be pour des entretiens vidéo, conférences en lignes, ...

- **L'aide aux enfants victimes de maltraitance – Guide à l'usage des intervenants auprès des enfants et adolescents.**
Collectif.*
- **Avatars et désarrois de l'enfant-roi.**
Laurence Gavarini, Jean-Pierre Lebrun et Françoise Petitot.*
- **Confidentialité et secret professionnel : enjeux pour une société démocratique.**
Edwige Barthélemy, Claire Meersseman et Jean-François Servais.*
- **Prévenir les troubles de la relation autour de la naissance.**
Reine Vander Linden et Luc Røegiers.*
- **Procès Dutroux ; Penser l'émotion.**
Vincent Magos (dir).
- **Handicap et maltraitance.**
Nadine Clerebaut, Véronique Poncelet et Violaine Van Cutsem.*
- **Malaise dans la protection de l'enfance : La violence des intervenants.**
Catherine Marneffe.
- **Maltraitance et cultures.**
Ali Ouattah, Georges Devereux, Christian Dubois, Kouakou Kouassi, Patrick Lurquin, Vincent Magos, Marie-Rose Moro.*
- **Le délinquant sexuel – enjeux cliniques et sociétaux.**
Francis Martens, André Ciavaldini, Roland Coutanceau, Loïc Wacquant.
- **Ces désirs qui nous font honte. Désirer, souhaiter, agir : le risque de la confusion.**
Serge Tisseron.
- **Engagement, décision et acte dans le travail avec les familles.**
Yves Cartuyvels, Françoise Collin, Jean-Pierre Lebrun, Jean De Munck, Jean-Paul Mugnier, Marie-Jean Sauret.
- **Le professionnel, les parents et l'enfant face au remue-ménage de la séparation conjugale.**
Geneviève Monnoye avec la participation de Bénédicte Gennart, Philippe Kinoo, Patricia Laloire, Françoise Mulkay, Gaëlle Renault.
- **L'enfant face aux médias. Quelle responsabilité sociale et familiale ?**
Dominique Ottavi, Dany-Robert Dufour.*
- **Voyage à travers la honte.**
Serge Tisseron.
- **L'avenir de la haine.**
Jean-Pierre Lebrun.
- **Des dinosaures au pays du Net.**
Pascale Gustin.
- **L'enfant hyperactif, son développement et la prédiction de la délinquance : qu'en penser aujourd'hui ?**
Pierre Delion.
- **Choux, cigognes, « zizi sexuel », sexe des anges... Parler sexe avec les enfants ?**
Martine Gayda, Monique Meyfrœt, Reine Vander Linden, Francis Martens – avant-propos de Catherine Marneffe.*
- **Le traumatisme psychique.**
François Lebigot.
- **Pour une éthique clinique dans le cadre judiciaire.**
Danièle Epstein.
- **À l'écoute des fantômes.**
Claude Nachin.
- **La protection de l'enfance.**
Maurice Berger, Emmanuelle Bonneville.
- **Les violences des adolescents sont les symptômes de la logique du monde actuel.**
Jean-Marie Forget.
- **Le déni de grossesse.**
Sophie Marinopoulos.
- **La fonction parentale.**
Pierre Delion.
- **L'impossible entrée dans la vie.**
Marcel Gauchet.
- **L'enfant n'est pas une « personne ».**
Jean-Claude Quentel.
- **L'éducation est-elle possible sans le concours de la famille ?**
Marie-Claude Blais.
- **Les dangers de la télé pour les bébés.** Serge Tisseron.
- **La clinique de l'enfant : un regard psychiatrique sur la condition enfantine actuelle.**
Michèle Brian.
- **Qu'est-ce qu'apprendre ? Le rapport au savoir et la crise de la transmission.**
Dominique Ottavi.*
- **Points de repère pour prévenir la maltraitance.**
Collectif.
- **Traiter les agresseurs sexuels ?**
Amal Hachet.
- **Adolescence et insécurité.**
Didier Robin.*
- **Le deuil périnatal.**
Marie-José Soubieux.
- **Loyautés et familles.**
L. Couloubaritsis, E. de Becker, C. Ducommun-Nagy, N. Stryckman.
- **Paradoxes et dépendance à l'adolescence.**
Philippe Jeammet.
- **L'enfant et la séparation parentale.**
Diane Drory.
- **L'expérience quotidienne de l'enfant.**
Dominique Ottavi.
- **Adolescence et risques.**
Pascal Hachet.
- **La souffrance des marâtes.**
Susann Heenen-Wolff.
- **Grandir en situation transculturelle.**
Marie-Rose Moro.*
- **Qu'est-ce que la distinction de sexe ?**
Irène Théry.
- **L'observation du bébé.**
Annette Watillon.
- **Parents défaillants, professionnels en souffrance.**
Martine Lamour.*
- **Infanticides et néonaticides.**
Sophie Marinopoulos.
- **Le Jeu des Trois Figures en classes maternelles.**
Serge Tisseron.
- **Cyberdépendance et autres croquemitaines.**
Pascal Minotte.
- **L'attachement, un lien vital.**
Nicole Guedeney.
- **L'adolescence en marge du social.**
Jean Claude Quentel.
- **Homoparentalités.**
Susann Heenen-Wolff.
- **Les premiers liens.**
Marie Couvert.
- **Fonction maternelle, fonction paternelle.**
Jean-Pierre Lebrun.
- **Ces familles qui ne demandent rien.**
Jean-Paul Mugnier.
- **Événement traumatique en institution.**
Delphine Pennewaert et Thibaut Lorent.
- **La grossesse psychique : l'aube des liens.**
Geneviève Bruwier.
- **Qui a peur du grand méchant Web ?**
Pascal Minotte.
- **Accompagnement et alliance en cours de grossesse.**
Françoise Molénat.*
- **Le travail social ou « l'Art de l'ordinaire ».**
David Puaud.*
- **Protection de l'enfance et paniques morales.**
Christine Machiels et David Niget.
- **Jouer pour grandir.**
Sophie Marinopoulos.
- **Prise en charge des délinquants sexuels.**
André Ciavaldini.
- **Hypersexualisation des enfants.**
Jean Blairon, Carine De Buck, Diane Huppert, Jean-Pierre Lebrun, Vincent Magos, Jean-Paul Matot, Jérôme Petit, Laurence Watillon.
- **La victime dans tous ses états.**
Anne-Françoise Dahin.
- **Grandir avec les écrans.**
Serge Tisseron.

* Ouvrage épuisé.

En Belgique uniquement

Les livres de yapaka

disponibles toute l'année gratuitement
sur simple demande au 0800/20 000



POUR LES
ENFANTS

Livre de 80 pages
60.000 ex./an

Diffusion gratuite à chaque
élève de 4^{ème} primaire



POUR LES
ADOLESCENTS
DE 12 À 15 ANS

Livre de 80 pages
60.000 ex./an

Diffusion gratuite via
les associations fréquentées
par les adolescents



POUR
LES PARENTS
D'ENFANTS

Livre de 80 pages
60.000 ex./an

Diffusion gratuite via les
crèches, écoles, associations
fréquentées par les parents



POUR
LES PARENTS
D'ADOLESCENTS

Livre de 80 pages
60.000 ex./an

Diffusion gratuite via les
écoles, associations fréquentées
par les parents